



Siam
d'hier

Thaïlande
d'aujourd'hui

par les textes en français
du XVII^e siècle à nos jours

choisis et présentés par
Patrick Binot et Jean Marcel

SOUKHA
éditions

AU LECTEUR

Pourquoi publier une anthologie de textes en français sur le Siam*, du XVII^e siècle à nos jours, quel en est l'intérêt et à qui s'adresse-t-elle ?

D'abord, un recueil aussi exhaustif n'existait pas ; il nous a donc semblé bon de combler cette lacune. Ensuite, il nous a paru intéressant de brosser de ce pays, que nous aimons au point d'avoir choisi d'y vivre, un portrait inédit, à travers un prisme composé d'observateurs provenant d'époques et d'horizons variés, mais ayant en commun de s'exprimer dans notre chère langue française. Enfin, nous espérons que ce voyage dans le passé du Siam contribuera à alimenter un salubre dialogue interculturel engagé il y a plus de trois siècles et aidera, non seulement les nombreux Occidentaux amoureux de ce pays, mais également les Thaïlandais d'aujourd'hui, à mieux comprendre la Thaïlande actuelle, ainsi que la fascination réciproque qui s'est toujours exercée entre les Siamois et les *Farang*.

Lorsque nous avons entamé la lecture des textes par les plus anciens, l'une de nos premières surprises fut de constater à quel point les Siamois, que l'on sait extrêmement attachés à leurs traditions, ont effectivement peu changé depuis l'époque des premiers visiteurs. De nombreuses descriptions, faites il y a plusieurs siècles, de leur apparence physique, de leur caractère ou de leur mode de vie, pourraient très bien dater d'hier. Même si depuis cent ans, le pays s'est profondément modernisé, pour le meilleur et pour le pire, ses habitants, que nous connaissons maintenant très bien pour avoir vécu parmi eux depuis de longues années, sont cependant restés pour la plupart fidèles à eux-mêmes, particulièrement dans les provinces. En effet, dès que l'on quitte Bangkok et sa tapageuse modernité, on replonge vite dans une espèce de Siam éternel, comme figé dans le passé, et il n'est pas rare d'y observer des coutumes aujourd'hui pratiquement abandonnées dans la capitale, comme celles de mâcher du bétel, de raser la tête des enfants à exception d'une houppe au sommet du crâne, de porter un pagne simplement noué autour de la ceinture ou de vivre sur des nattes étendues à même le sol des habitations, en se passant de lits, de tables et de chaises.

Qui sont donc ces Siamois, de quoi sont-ils faits et quelle est leur vision de l'existence ? Peut-on extraire une essence siamoise, une *siamitude*, du vaste corpus de textes que nous avons lus et patiemment sélectionnés ? Qu'est-ce qui caractériserait ce peuple pourtant si hétéroclite, qui a émigré de la Chine méridionale pour s'établir

* Devenu Thaïlande en 1939.

peu à peu dans une contrée, à la fois sauvage et extrêmement fertile, en se mêlant pendant de nombreuses générations à d'autres ethnies plus ou moins cousines comme les Khmers, les Laotiens, les Malais, les Birmans et les Chinois, et pour former finalement une nation si singulière et originale ?

En lisant de nombreux textes d'époques diverses, nous avons été frappés par la récurrence des sujets abordés et cette répétition, qui nous a paru un peu fastidieuse au premier abord, s'est pourtant révélée plutôt féconde, car elle nous parle autant d'une certaine uniformité de comportements chez les observés que des évolutions qui se sont opérées dans les mentalités des observateurs : ici et là, on trouve le point de vue d'un missionnaire borné ou celui d'un orgueilleux diplomate envoyé par Louis XIV ; celui d'un militaire patriotique de l'époque de l'Indochine Française ou d'un juriste belge pénétré des idées « libérales » de la Belle Epoque ; ailleurs, les réactions diverses d'hommes et de femmes de lettres, visitant la Thaïlande moderne, souvent séduits mais aussi parfois déçus par la réalité qu'ils découvrent.

La plupart des auteurs s'accordent pour décrire physiquement les Siamois comme étant de petite taille, de peau cuivrée et particulièrement « bien faits ». Jusqu'au début du XX^e, les visiteurs déploraient invariablement la manie des natifs, répandue dans toutes les classes sociales, de mastiquer le bétel, qui noircit les dents et tuméfie les lèvres. Jusqu'à peu près la même époque, les femmes siamoises surprenaient par leur coupe de cheveux en brosse, à la garçonne, ce que blâmaient nos voyageurs occidentaux comme un manque de féminité, d'autant plus qu'en ce temps-là, elles revêtaient un pagne ramassé entre les jambes et attaché par derrière à la ceinture, qui formait une espèce de culotte bouffante identique à celle des hommes. Plusieurs observateurs ne manquent d'ailleurs pas de souligner, par contraste, la grâce des femmes *lao* qui elles, portaient les cheveux longs et un sarong en forme de jupe fuseau. Ces femmes du Nord-est sont parfois décrites comme étant de mœurs plus légères que les Siamois de souche et par-là plus « dangereuses » !

De nombreux auteurs font l'éloge de l'esprit de famille des Siamois et de leur amour immodéré pour les enfants, et ils observent qu'en contrepartie, ceux-ci sont souvent d'une docilité exemplaire et professent un respect sans borne pour leurs aînés. D'autres vertus du peuple siamois font également l'unanimité : leur extrême douceur, leur aversion pour la querelle et la violence, leur exquise civilité, ainsi que le remarquable soin qu'ils accordent à la propreté corporelle ou domestique. Par contre, les critiques ne manquent pas et parmi leurs défauts régulièrement pointés du doigt, on trouve, entre autres, leur mollesse, leur légèreté et leur servilité.

Les Occidentaux étant généralement des hommes entreprenants et inquiets par nature, ils sont presque tous frappés par ce qu'ils appellent la paresse ou l'indolence des Siamois, qu'ils ne manquent d'ailleurs jamais de mettre en opposition avec le caractère finaud, industriel et opiniâtre des immigrants chinois, en expliquant ainsi l'implacable main mise de ces derniers sur les ressources, le commerce et la finance du royaume. Mais si nos observateurs déplorent souvent la passivité des natifs, ils semblent pourtant envier cette nonchalance, qui n'est finalement que le reflet du

contentement d'une vie simple et dépouillée : alimentation frugale, habillement rudimentaire, logement austère... et travail pas plus qu'il n'en faut !

Nous ne résistons pas ici à l'envie d'anticiper un peu votre lecture et de citer Simon de La Loubère (1642-1729), qui, parlant de la formation intellectuelle des Siamois, déplore que ceux-ci « *ignorent absolument toutes les parties de la philosophie* » et un peu plus loin, en louant leur caractère insouciant, doit bien reconnaître qu'« *ils ont le bonheur de naître philosophes* » ! Et voilà sans doute toute la différence entre la philosophie occidentale et la sagesse orientale...

Toujours à propos de la prétendue fainéantise des Siamois, notons qu'il n'a pas échappé à la plupart de ces sociologues improvisés qu'au Siam, ce sont souvent les femmes qui triment pour subvenir aux besoins de leur famille, permettant ainsi à leur mari de musarder et de s'adonner à l'une des grandes passions de tout Siamois : le jeu ! Cet engouement est d'ailleurs décrit sous toutes ses formes et de manière détaillée dans de nombreux textes.

Impossible de séjourner au Siam, même pour un temps court, sans être impressionné par le respect frisant l'adoration que le peuple voue à son Roi. Bien sûr, les Français contemporains du « Roi Soleil » ont de ce culte royal une vision bien différente de celle qu'auront les visiteurs d'époques postérieures. Il est ainsi très intéressant de découvrir dans cette mosaïque de témoignages, au fil des pages et des siècles, toutes les raisons, qu'elles soient historiques ou sociologiques, qui peuvent expliquer cette vénération toute siamoise de sa monarchie, toujours bien vivante à l'heure actuelle.

Les Siamois ne seraient pas non plus ce qu'ils sont sans leurs croyances et il est particulièrement passionnant d'étudier, à travers les textes de cette anthologie, comment le bouddhisme *theravada*, intimement mêlé comme il est chez les Siamois à un animisme foncier et des superstitions ancestrales, a été perçu par les Occidentaux depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours. Bien évidemment, l'homme européen de l'époque des premières ambassades, imbu de religion chrétienne et aveuglé par sa Vérité, qu'il croyait unique, n'y a vu qu'un « grand ramas d'histoires fabuleuses », comme l'écrit Alexandre de Chaumont (1640-1710). Et il faudra attendre au moins le XIX^e siècle pour trouver chez certains auteurs une véritable curiosité et des réflexions éclairées sur les enseignements du Bouddha.

On aura donc lu le sous-titre de ce recueil : il s'agit bien de textes *en français*, et non de textes *français*. Ce qui veut dire que nous avons eu souci d'y voir représentée la totalité de la francophonie occidentale : France, Belgique, Québec et Suisse. Voilà pour l'espace. Et nous avons exclu tous les écrits en d'autres langues (essentiellement portugais, anglais, néerlandais et allemand) qui nous auraient menés à constituer fort différemment notre ouvrage.

Pour ce qui est du temps, notre choix était tout fixé : nous avons considéré tous les écrits parus sur le Siam depuis les premiers contacts jusqu'aux plus récents. Nous avons d'abord convenu d'exclure les textes de fiction (romans, poèmes ou chansons) pour ne considérer que les « chroniques » des missionnaires, diplomates, militaires (pour

la partie la plus ancienne), auxquelles vient s'ajouter, pour les deux derniers siècles, un type nouveau de récits : d'explorateurs, de fonctionnaires et de touristes. Au total trente et un auteurs (nous en avons écarté une quinzaine pour diverses raisons), dont quatre seulement ne sont jamais venus au Siam mais l'ont connu dans leur fonction de rédacteur (un journaliste, un encyclopédiste, un publiciste et un administrateur d'Indochine).

Nous avons eu souci, dans le choix de nos extraits, de deux critères : 1) le regard jeté sur le pays et ses habitants 2) ce que ce regard révèle chez *ceux qui ont vu*. Tous ne sont pas des écrivains, mais tous ont quelque mérite de style.

On notera que les deux siècles les mieux représentés sont le premier (XVII^e) et le dernier (XX^e). Il y a à cela une explication : le siècle par excellence des contacts entre la France et le Siam fut bel et bien le XVII^e siècle, avec d'abord la venue des missionnaires (essentiellement les Missions étrangères de Paris), la réception de deux ambassades (1685 et 1687) où diplomates, jésuites et militaires y sont allés de leur petite chronique sur leur séjour. Cette période a donné lieu à plus de vingt-cinq publications de divers ordres, dont nous n'avons toutefois retenus que dix textes. Liée à ces expéditions se trouve l'explication de la rareté des contacts pendant les deux siècles qui suivirent : une petite révolution s'étant produite au Siam en 1688, le royaume fut fermé à l'Occident (sauf à quelques rares missionnaires) pendant plus d'un siècle et demi. Il y eut aussi que le sac de la capitale (Ayutthaya) par les Birmans en 1767 et la très lente restauration du royaume avaient éloigné les « étrangers » de la route du Siam. La reprise des « visites », du moins pour le monde francophone proprement dit, ne se fit que sous le règne de Rama IV (1855-1868) et plus massivement sous celui de Rama V (1868-1910), notamment par la venue de quelques juristes belges.

Les textes sont présentés par siècle dans l'ordre chronologique de leur publication ou de l'arrivée de leurs auteurs dans le royaume.

Pour faciliter la lecture, nous nous sommes permis de moderniser l'orthographe et la ponctuation des textes les plus anciens, d'uniformiser partout la graphie des noms propres et mots thaïs, voire de remplacer certains mots hors d'usage en français moderne. De même, pour alléger la disposition du texte, avons-nous évité le plus possible les notes explicatives en bas de page, en mettant entre crochets [] le sens d'un mot autrement difficile à comprendre. Ces mêmes crochets sont aussi utilisés pour marquer les coupes, opérées par nous-mêmes, dans le texte original. Voilà pour l'aspect « technique » de la lecture des textes que nous vous proposons.

Pour en revenir à la substance et dans l'espoir d'éveiller votre curiosité, nous sommes finalement convaincus qu'entre les lignes de ces quelques centaines de pages sur le Siam vu par les Occidentaux sur une si longue période, se trouvent cachées de nombreuses clefs, non seulement pour comprendre la Thaïlande contemporaine mais aussi pour envisager avec lucidité les défis politiques et sociaux auxquels le pays sera inévitablement confronté dans l'avenir.

P.B. / J.M.
Bangkok, novembre 2012

Jacques de Bourges (1634-1714)

Prêtre des Missions étrangères, il est de la première génération des missionnaires français arrivés au Siam en 1662. Il devint évêque au Tonkin en 1682. Sa chronique est la première à offrir une description des Siamois, de leurs institutions et de leur religion.

[...]

Des mœurs et des coutumes des Siamois

Les peuples de Siam sont bien faits de corps, ils sont olivâtres et non pas noirs quoiqu'ils soient sous la zone torride, ils ont le nez plus court que ceux d'Europe, leur naturel est doux, affable aux étrangers, qu'ils respectent plutôt qu'ils ne les méprisent, quoiqu'ils leur soient inconnus. Ils aiment le repos et ne travaillent que dans la nécessité : les gens de travail sont méprisés parmi eux, et ils n'y emploient que leurs esclaves ; leur grande maxime est d'avoir peu avec repos ; une pauvreté tranquille leur étant plus agréable qu'une abondance de bien accompagnée d'inquiétude [...] Leurs habits, leurs meubles, leur maison et leur nourriture se ressentent de cette pauvreté : ils vont toujours pieds et têtes nues, les grands et les plus aisés vont par terre sur des éléphants, et par eau en des barques qui sont fort commodes ; ils se couvrent aussi la tête de parasols de toile cirée, et il ne coûte pas beaucoup de façon pour leurs habits, qui ne consistent qu'en une étoffe déliée toute blanche, ou marquée de fleurs vives de diverses couleurs, dont ils s'enveloppent le corps et prend la forme d'un habit, comme s'ils s'enveloppaient la tête d'une serviette ; ils ne se couvrent les épaules que d'une casaque de toile légère et transparente qui descend jusqu'au genou, les manches en sont courtes mais larges, ils ne portent cette casaque qu'en ville ; les femmes sont presque vêtues comme les hommes. Ils se rasent les cheveux et s'arrachent la barbe : ils sont fort curieux de se tenir nets et se lavent souvent en des eaux parfumées. Dans les assemblées de cérémonie ils se parent d'étoffe de soie en broderie d'or et d'argent.

Les maisons du commun sont assez commodes pour leurs usages, elles sont aisées à bâtir n'étant faites que de bois et de feuilles. Les murailles sont des cannes jointes ensemble liées avec des feuillages, à peine ont-ils des fenêtres : les maisons sont posées sur des piliers élevés qui les défendent des inondations qui ont coutume de noyer tous les ans le pays, les personnes riches ont des bâtiments solides faits de brique et couverts de tuiles. Quant à leurs meubles, ils ne consistent qu'en quelques tapis et des coussins. Ils n'ont point l'usage ni de sièges, ni de tables, ni de lits, ni de tapisserie, ni de cabinets, ni de peinture : mais d'autant qu'ils se passent de plus de choses, d'autant les doit-on estimer plus riches. Ils sont assez propres dans leurs

maisons : leur nourriture ordinaire consiste en du riz et en des fruits, que le pays fournit en abondance. Ils ne manquent ni de poulets, ni de bœufs, ni de venaison, ni de gibier ; mais comme ils croient que c'est un mal que d'ôter la vie aux animaux, ils n'en mangent point pour l'ordinaire, non qu'ils croient que ce soit péché que de manger de la chair d'une bête déjà morte, mais bien de la tuer pour la manger. Mais comme dans le royaume de Siam il se trouve assez de gens qui méprisent cette superstition ou ne craignent point de se charger du péché qu'il y a de tuer les animaux, il arrive qu'il y a assez de chairs à vendre, et les Siamois ne refusent pas d'en manger, tirant ainsi du profit du péché de leurs frères.

Ils ne sont pas si scrupuleux à manger le poisson, d'autant qu'on ne lui ôte pas la vie d'une manière cruelle comme aux animaux, ce qui se fait avec effusion de sang, des cris pitoyables, et par le moyen d'un fer barbare qu'il leur faut enfoncer dans les entrailles : le poisson au contraire se prend avec des filets et meurt comme de lui-même ; voilà comme raisonnent les Siamois.

Leur boisson est l'eau claire, ils composent néanmoins une eau de vie de riz qu'ils laissent aigrir dans l'eau avec une feuille qu'ils nomment *nipre*, qui est très forte et enivre comme le vin.

Durant notre séjour à Siam après nos repas qui étaient pour l'ordinaire de poisson, nous prenions le thé qu'on boit très chaud avec un peu de sucre ; nous nous trouvions fort bien, et comparant avec les effets du vin, ceux que produit ce thé quand on s'en sert dans ces pays où l'estomac est affaibli par la chaleur, la force combattue par la qualité de la nourriture : on peut douter qui des deux doit obtenir la préférence, tant cette feuille, dont l'usage est si commun en ces pays a d'excellentes propriétés, dont la plus remarquable est celle de ne s'enivrer. En quoi elle est bien différente des autres liqueurs dont usent les hommes qui, étant prises avec excès, leur ôtent ou leur affaiblissent la raison. Et le thé la fortifie, et la dégage des vapeurs qui empêchent ses fonctions.

Comme on vit à bon compte dans Siam, que le peuple y est doux, qu'on connaît leur inclination au repos, et qu'il y a grande liberté soit pour la religion, soit pour le commerce, de là vient qu'il y aborde quantité d'étrangers, les uns comme artisans, d'autres pour le trafic, et d'autres pour la douceur de la vie, c'est ce qui me fait remarquer que si nos Français qui pensent au commerce veulent s'établir à Siam, ils feront bien d'y envoyer quantité d'artisans de toutes sortes, ils accrédi-teront la nation, et y gagneront beaucoup de leur compte, pourvu que ce soient gens réglés et non pas insolents.

Les Siamois n'ont aucuns exercices pour se rendre adroits ni aux armes, ni à monter à cheval, ni à danser ; ils n'ont point d'étude ni de philosophie, ni de médecine, ni de mathématiques. Leur théologie consiste en quelques fables, toute leur science est à bien écrire et à savoir les lois du gouvernement et de la justice. Au lieu de la médecine raisonnée, ils ont l'expérience de divers remèdes dont ils guérissent assez heureusement les maladies communes. Ils sont sujets à recourir à la magie quand leurs remèdes n'opèrent pas, et sans s'informer ce que c'est que cette magie, ils se servent de pactes, de billets, de figures et de paroles mystérieuses. Ils se montrent aussi fort curieux de savoir l'avenir et non moins crédules à se laisser surprendre aux imposteurs qui se vantent d'exceller en l'art de deviner.

Leur écriture approche assez de la nôtre, soit pour le caractère, soit pour le nombre de lettres et la façon d'arranger leurs mots qui est de gauche à droite. Ils n'écrivent qu'avec du crayon sur du papier qui est faible et qui a besoin qu'on le colle à une ou deux autres feuilles pour le soutenir. Un grand livre n'est souvent qu'une seule feuille de papier de plusieurs aunes de long qui se plie et replie à peu près comme les paravents de nos chambres.

Tout l'état est monarchique et est parfaitement bien gouverné. Le Roi est absolu, et s'il assemble ses officiers pour régler les affaires, ce n'est que pour consulter ou signifier ses intentions, afin qu'ils les fassent exécuter, à quoi ils sont très ponctuels et fidèles.

L'avantage de leur gouvernement consiste principalement en la subordination qui est entre le Roi et ses sujets. Le Roi fait entendre ses volontés aux officiers de son conseil, ceux-ci aux gouverneurs des provinces, les gouverneurs à d'autres maîtres qu'ils appellent *najas* ; chaque najas est comme un préfet préposé sur un certain nombre de personnes qui est plus ou moins grand selon la faveur du najas, il doit répondre des personnes qui toutes sont sous lui, qui lui rendent un particulier respect. Le gouvernement paraît assez réglé et représente assez bien le vrai usage de la puissance souveraine, chacun fait son devoir et il ne se passe rien avec violence, et les manquements des chefs inférieurs sont suppléés ou corrigés par la diligence des supérieurs.

En un mot la dépendance qui est entre les uns et les autres s'observe avec exactitude, tous ceux qui sont sous un autre obéissant comme des esclaves ; chacun rend compte en certain temps aux officiers supérieurs, et par degré tout remonte au Roi. Deux choses contribuent le plus à la bonne administration du pays, l'une est que tous les officiers sont destituables au gré du Prince qui les établit, il les dépose comme il lui plaît ; ce qui fait que chacun pense à bien faire son devoir : l'autre chose est que dans la distribution des charges, l'on a principalement égard aux mérites, aux emplois et aux services qu'on a rendus, et non point à la naissance, ce qui fait que chacun s'applique à se rendre digne de la faveur du Prince par la recommandation de son mérite personnel. Les respects qu'ils rendent au Roi sont fort grands et passent les bornes que la condition d'une créature y doit mettre, l'honorant à l'égal d'une divinité, en quoi ils montrent leur aveuglement ; ils ne parlent au Roi qu'à genoux, les mains jointes élevées sur leurs têtes, ce qui est marque du plus profond respect, et tous courbés contre terre sans oser l'envisager. Ils le qualifient Roi des Rois, Seigneur des seigneurs, le Maître des eaux, de Tout-Puissant de la terre, le Dominateur de la mer, l'Arbre du bonheur et de l'infortune de ses sujets. Voilà de quelle sorte la flatterie des hommes attribue aux grands des qualités qui n'appartiennent qu'à Dieu. [...]

Ce qui contribue davantage à augmenter le respect religieux que les peuples de Siam rendent à leur Souverain, est la pratique qu'il a de ne se faire voir que rarement aux peuples et seulement certains jours de cérémonie et avec le plus d'éclat et de pompe possible. Il ne se montre ordinairement que deux fois l'année, l'une sur terre, l'autre sur l'eau ; toute la cour superbement parée l'accompagne lorsqu'il sort par terre et qu'il est porté sur un éléphant dans une tour toute éclatante de pierreries, le nombre de sa suite va à dix mille, mais la sortie la plus pompente est celle qui se fait

par eau à cause du grand nombre de galères qui l'accompagnent, qui est de trois à quatre cents, qui sont dorées par dedans et par dehors, et qui portent chacune trente ou quarante rameurs dont quelques-uns ont les bras et les épaules dorés. Ces rameurs fendent les vagues avec une incroyable vitesse, et les rivages de la rivière de Siam retentissent au loin du bruit des flots agités par le mouvement des rames.

La galère qui porte le Roi est éclatante d'un or très fin, elle en est enrichie jusque sous l'eau, dessus on élève un trône magnifique ; le Roi y paraît revêtu d'habits précieux et couvert d'une couronne toute d'or, garnie de fins diamants. À cette couronne pendent deux ailes d'or qui battent les épaules du Roi : tous les seigneurs et les officiers de la couronne suivent le Roi chacun dans une galiote, parée à proportion de sa puissance, de ses moyens et de ses charges. Les rivages sont bordés des peuples qui accourent en foule et qui font retentir l'air de cris d'allégresse. Le Prince, pour ne paraître pas moins pieux qu'Auguste, ne manque pas en ces jours de cérémonie de visiter quelques temples fameux et de faire de magnifiques présents aux sacrificateurs qui en entretiennent le culte. La fin qu'on se propose et le fruit qu'on remporte de ces cérémonies est de maintenir le peuple dans la vénération de la Majesté royale, étant certain qu'il a besoin d'avoir les yeux éblouis de l'éclat des magnificences extérieures pour être retenu dans le respect et dans la soumission. [...]

Nous avons déjà remarqué que les étrangers trouvent un facile accès en tout ce royaume, soit pour s'y établir et y vivre selon leurs lois, soit pour y exercer le trafic ou les arts auxquels ils excellent. J'ajouterai qu'on ne les gêne en quoi que ce soit, pourvu qu'ils ne fassent rien contre l'état et l'autorité du Prince, et pour prévenir les désordres que pourraient causer les étrangers, ils ont soin de préposer à chaque nation un peu considérable un chef d'entre eux, qui doit répondre de tous ceux de son pays ; de plus, le Roi nomme un seigneur de sa cour ou de ses officiers pour être comme le protecteur et le patron particulier de cette nation. C'est à ce seigneur que doit s'adresser ce chef, soit pour apprendre les volontés du Roi sur les requêtes qu'il présente, soit pour les intérêts et les affaires qui regardent la nation. Outre cela, comme la ville de Siam est partagée en plusieurs îles par les canaux que forme la rivière, on a soin de ranger chaque nation et de la placer en quelque île ou quartier séparé, ce qui fait qu'il y a peu de querelles qui sont souvent excitées par le mélange des nations qui ont des antipathies naturelles. Ils obligent encore tous les étrangers qui s'installent au Siam, de renouveler tous les ans dans certain jour solennel le serment de fidélité qu'ils jurent au Roi. Cette cérémonie s'observe avec soin, tous les officiers de la couronne et les étrangers y doivent assister. Le Roi monté sur un trône reçoit ce serment que chacun lui prête selon son rang, après quoi on lui donne à boire d'une eau qu'ils nomment *eau de jurement*, qui est estimée sainte parmi eux, et pour cet effet a été préparée par les sacrificateurs des idoles avec des cérémonies contre les parjures, dans la croyance que tous ceux qui ne promettent pas au Roi fidélité avec un cœur sincère périront à l'instant et seront suffoqués par cette eau sacrée. On peut bien conclure qu'ils sont tous ou fort sincères, ou que cette eau a peu de vertu, puisqu'on n'en voit jamais mourir aucun après la cérémonie.

De la religion de Siam

Je ne crois pas qu'il y ait pays au monde où il se trouve plus de religions et dont l'exercice soit plus permis que dans Siam. Les Gentils, les Chrétiens et les Mahométans, qui tous se partagent entre différentes sectes, ont toute liberté pour suivre tel culte qui leur semblera le meilleur. Les Portugais, les Anglais, les Hollandais, les Chinois, ceux du Japon, les Pégouans, des gens de Camoje [Cambodge], de Malaque [Malaisie], de la Cochinchine, de Ciampa et de plusieurs autres lieux du Septentrion, ont leurs établissements à Siam. Il y a près de deux mille catholiques, la plupart Portugais, qui de divers endroits dans les Indes dont ils ont été chassés se sont réfugiées à Siam, où ils ont un quartier séparé qui fait un faubourg de la ville. Ils ont deux églises publiques, dont l'une est sous la conduite des RR.PP. Jésuites, et l'autre est gouvernée par les RR.PP. de Saint-Dominique [Dominicains]. Ils y ont autant de liberté pour leur religion qu'ils en auraient à Goa ; on fait l'office divin, on prêche, on porte en procession le très saint sacrement, les païens n'oseraient y trouver à redire. [...]

Je me suis quelques fois enquis d'où venait que le Roi de Siam se rendait si facile à permettre dans son état et dans sa ville capitale tant de différentes religions, puisque c'est une maxime reçue des meilleurs politiques qu'il ne faut en permettre qu'une, de crainte que venant à se multiplier, la diversité des créances ne partage les esprits et qu'elle ne soit l'occasion de troubles.

On m'a répondu que c'était par une autre maxime de politique que ce Prince en use de la sorte ; car comme il tire un grand profit du séjour que les étrangers font dans ses états, soit pour les arts, soit pour le débit des marchandises du pays, soit pour l'abord de celles du dehors, il les invite par cette liberté qu'il accorde à tous à s'établir chez lui et à y continuer leur commerce. Il y a encore une autre raison de cette conduite, c'est l'opinion qui règne parmi les Siamois que toute religion est bonne, c'est pourquoi ils ne se montrent contraires à aucune, pourvu qu'elle puisse subsister avec les lois du gouvernement du pays.

Ils disent donc que le ciel est comme un grand palais où plusieurs chemins vont aboutir, les uns sont plus courts, d'autres plus fréquentés, d'autres plus difficiles, mais tous enfin arrivent au palais de la félicité que les hommes cherchent, que ce serait une chose d'une discussion trop difficile que de vouloir déterminer quel de ces chemins est le meilleur, d'autant que les religions étant en grand nombre, l'examen de toutes serait fort ennuyeux et on consumerait toute sa vie en cette recherche, avant que de se bien résoudre. Et comme ils croient à la pluralité des dieux, ils ajoutent qu'étant tous de grands seigneurs, ils exigent des hommes des cultes différents et veulent être honorés en plusieurs manières.

Ceux qui ont observé avec plus de soin le sentiment des Siamois sur la religion assurent que l'indifférence sur ce point est une des maximes des plus reçues parmi leurs docteurs. La douceur de leur abord, la fréquentation de tant d'étrangers, la condescendance politique qu'ils sont obligés d'avoir pour eux les ont engagés en cette pernicieuse opinion qui fait que, désespérant de trouver la vérité, ils ne se soucient nullement d'en faire la recherche. Cette différence est un des plus grands obstacles à leur conversion, car quand les docteurs chrétiens leur proposent notre sainte foi, et

qu'ils leur expliquent les raisons qui en prouvent la vérité, ils ne contredisent pas ; et avouant que la religion des chrétiens est bonne, ils représentent seulement qu'il y a de la témérité à rejeter les autres religions, et puisqu'elles ont pour but d'honorer les dieux, qu'il faut croire qu'ils s'en contentent. Voilà de quelle façon raisonnent les Siamois, en quoi ils découvrent leur aveuglement, puisque leur indifférence pour la religion ne procède que de l'ignorance de l'unité de Dieu, qui ne peut être honoré par des cultes contraires et opposés.

Cette indifférence est cause que, ne s'étudiant à quoi que ce soit, ils témoignent une grande froideur pour les choses mêmes qu'ils professent de croire, dont ils ne paraissent pas fort persuadés ; c'est ce qui fait qu'il est malaisé de bien déclarer quels sont les points de leur religion ; leurs sacrificateurs mêmes, ne parlent point qu'avec doute et aiment mieux vous renvoyer à leurs livres que de s'engager à répondre.

Les Siamois sont idolâtres, ont des idoles en grand nombre ; et leur multitude n'est pas moins étrange que leur figure et leur grandeur. Vous verrez sur un autel jusqu'à cinquante et soixante idoles qui ont plus de quarante pieds de haut ; elles sont faites de brique et de pierre et sont dorées par le dehors. Dans les maisons des sacrificateurs on voit des galeries où il y a trois à quatre cents idoles de différentes grandeurs et figures, toutes dorées et d'un fort bel éclat.

Les temples qu'ils bâtissent à ces idoles sont très somptueux, on dirait que les Siamois n'ont d'adresse et du bien que pour ces ouvrages, et autant qu'ils sont modérés pour leur dépense et tout ce qui les concerne, autant ils se montrent prodiges pour loger leurs pagodes : ces édifices sont solides et sont à peu près comme nos églises. Ils ont une grande entrée dont les portes sont dorées, le dedans du temple est peint, la lumière y entre par des fenêtres étroites et longues, prises dans l'épaisseur du mur, de sorte que le jour n'y entre qu'avec peine. Au fond du temple, dans le lieu le plus éloigné de la porte, est l'autel auquel on monte par plusieurs degrés qui s'élèvent en amphithéâtre, sur lequel sont posées les idoles. Près de ces temples sont les couvents des sacrificateurs qui sont ordinairement les mieux logés de tout le pays ; ils ont leurs dortoirs et leurs cellules où ils vivent en commun ; ils ont aussi leurs cloîtres pareils à ceux de nos religieux, tout autour sont rangées des statues humaines. Il y a au milieu du cloître une pyramide d'une extrême hauteur, toute brillante d'or si bien appliqué sur la brique que les injures de l'air n'en ternissent jamais l'éclat. La coutume est de renfermer sous ces pyramides les cendres de quelque grand seigneur.

Le simple peuple et les talapoins (qui sont les prêtres) s'assemblent à certains jours de fête dans les temples pour rendre leurs honneurs aux idoles. Comme ils croient que c'est un mal que de tuer les animaux, ils ne sacrifient rien qui ait vie, mais seulement ils offrent et donnent aux idoles des fruits de la terre, du riz et des étoffes, lesquelles après qu'elles ont demeuré exposées quelque temps devant les idoles servent aux talapoins. C'est une chose digne de compassion de voir ces peuples abusés rendre tant d'honneurs à des masses de pierre. J'ai été surpris de voir leur dévotion extérieure et les marques qu'ils donnent du respect et de la confiance religieuse qu'ils rendent à ces idoles.

Je sais que quelques-uns d'eux ont voulu se justifier du crime de l'idolâtrie, disant qu'ils reconnaissent et qu'ils honorent un Dieu, suprême seigneur de toutes choses ; et que s'ils ont ces figures, ce n'est que pour conserver l'image et la mémoire des grands

hommes qui ont vécu saintement selon leur loi, afin qu'en considérant leurs portraits, ils soient excités à imiter leurs vertus par le souvenir de leurs personnes.

C'est à la vérité ce que quelques prêtres siamois répondent aux chrétiens qui les attaquent sur l'impiété de leur idolâtrie, prétendant n'être pas plus idolâtres qu'eux dans l'usage qu'ils font des images qu'ils exposent à la vénération des peuples. [...]

Les préceptes que la religion des Siamois prescrit pour le règlement de leurs mœurs sont conformes à la loi naturelle que Dieu a gravée dans l'âme des hommes pour la conduite de leurs actions. Ces préceptes se réduisent à deux qui comprennent les autres : éviter le mal et pratiquer le bien ; quant à l'observation du premier, les Siamois ont en horreur l'injustice, ils ne sont ni malicieux, ni cruels, ni fourbes ; et pour le second précepte, ils sont très portés à le pratiquer, exerçant la charité envers tout le monde, principalement envers les étrangers, les passants, les animaux et les morts. [...]

Les Portugais ont donné aux moines le nom de *talapoins*, ils ne sont jamais vêtus que de toile de coton peinte en jaune, leurs habits pour la figure sont comme du peuple, sinon qu'au lieu de casaque ils portent comme un baudrier de toile rouge qui va de l'épaule gauche couvrant l'estomac jusqu'au côté droit. Ils marchent pieds et tête nus, portant en la main un éventail de feuille de palmier dont ils se couvrent la tête pour résister aux ardeurs du soleil.

Ils vivent tous en commun sous la conduite d'un chef, leur nourriture est pauvre et austère, et ne font qu'un repas par jour, ne leur étant permis de manger le soir que du fruit. Quoique ce jeûne continué soit rude pour eux, il est un peu adouci par l'usage qu'ils font de la composition d'arec ; elle donne grande force à ceux qui s'en servent. Entre les points de doctrine que ces talapoins inculquent le plus souvent au peuple est celui qui enseigne que le plus court, le plus assuré moyen de parvenir à un état heureux dans l'autre vie est de faire du bien aux talapoins : en effet ce précepte se trouve inséré entre ceux de la loi dont ils sont les interprètes ; et le peuple étant persuadé que selon le degré de libéralité qu'il aura exercé envers ces imposteurs, il possédera dans l'autre monde plus ou moins de félicité, il a soin de leur faire tout le bien qu'il peut selon ses richesses.

Ces prêtres sont obligés de garder la continence et de se priver du mariage tandis qu'ils portent l'habit de leur profession : mais comme il est libre de le quitter, ils peuvent aussi se marier quand ils s'ennuient de vivre sous l'obéissance, et quittant leurs vêtements de couleur jaune, ils sont libres de tous leurs liens, et c'est en ce pays où l'habit fait le talapoin. [...]

Relation du voyage [...] jusqu'au royaume de Siam [...], Paris, Denys Bechet, 1666, pp. 152-181

Anonyme (1673)

Les Missions étrangères de la rue du Bac publiaient de temps à autre un fort volume de chroniques sur leurs missions d'Asie, composées à même la correspondance des missionnaires avec leur supérieur de Paris. Ces chroniques restaient anonymes pour informer leurs bienfaiteurs et le public intéressé de l'état des missions.

[...]

On sait que la plupart des rois de l'Orient ne se montrent presque jamais en public, soit qu'ils suivent en cela la coutume qu'ils ont trouvée établie sans se donner la peine de l'examiner, soit qu'ils soient effectivement persuadés qu'ils perdraient quelque chose de leur majesté à se produire plus souvent aux yeux du peuple : mais comme il ne serait pas aussi raisonnable que des sujets vissent jamais le visage de leur prince, ils choisissent quelque jour de l'année, où ils se montrent dans tout l'éclat et tout l'appareil que leur puissance leur peut fournir,

Le Roi de Siam n'a qu'un seul jour tous les ans destiné à cette cérémonie, et il est aisé de se figurer combien la magnificence en doit être grande par les richesses immenses que ce monarque possède. C'est sur la belle rivière de Siam que se donne ce pompeux spectacle. Plus de deux cent vaisseaux équipés et ornés de la manière du monde la plus superbe et la plus éclatante, sur lesquels sont montés les mandarins et les autres seigneurs de la cour, laissent voir au milieu d'eux un autre vaisseau qui les surpasse tous en beauté et en richesse. Il est si couvert d'or de tous côtés, qu'il semble être fait tout entier de ce précieux métal.

Le Roi plus brillant encore d'une infinité de pierreries, paraît là comme un soleil aux yeux de toutes les nations qui se trouvent à Siam, et qui ne manquent pas de se rendre en foule sur le rivage, et dans les maisons et les jardins qui sont sur le bord de la rivière.

Ce fut donc dans ce jour solennel que Sa Majesté, faisant donner ordre aux rameurs de quitter la route qu'ils avaient accoutumé de tenir et de remonter la rivière au lieu de la descendre, s'approcha du lieu où la maison des Français est située, et là s'arrêtant quelque temps à considérer leur bâtiment et leur camp avec une application qui montrait assez sa bienveillance, Elle ne trouva pas qu'ils eussent suffisamment de terrain, et leur donna au même temps un autre camp tout proche, où Elle déclara qu'Elle voulait bâtir une magnifique église pour être un jour la première cathédrale de son état. Comme ce camp était celui de la nation de la Cochinchine, il fallut placer autre part les Cochinchinois : et dès qu'ils furent sortis on commença, suivant les ordres du Roi, d'y transporter à ses dépens tous les matériaux nécessaires pour la

construction de ce nouveau temple, où il voulait que rien ne fût épargné, ni pour la beauté et la grandeur du dessein, ni pour la solidité et l'ornement de l'ouvrage, dont il se fît donner le plan, qui fut tel qu'on le voulut faire, que les missionnaires ont envoyé de Juthia [Ayutthaya] tracé au crayon, et qu'on a fait graver à Paris pour contenter la curiosité et la dévotion du public.

Au reste, soit que l'on manquât d'ouvriers habiles pour l'exécution de ce dessein, soit que le transport des matériaux fût trop difficile, à cause de leur multitude et de leur rareté; tout ce que l'on put faire pendant cette année fut d'en assembler une partie, puis jeter encore les fondements de l'édifice. Mais quoique pour lors on n'avancât rien davantage, les seuls préparatifs extérieurs étaient quelque chose de si consolant et de si bon augure pour l'augmentation de la foi, qu'il n'était pas possible de jeter les yeux sur la pierre et les bois que l'on amassait de tous côtés pour élever un temple matériel au Dieu vivant, sans conjecturer en même temps les dispositions intérieures que Jésus-Christ mettait en plusieurs âmes pour se bâtir un temple spirituel d'une nouvelle chrétienté dans ce fleurissant royaume.

Mais surtout cette auguste maison est tous les jours aux yeux des missionnaires un monument bien cher des sentiments d'un grand Roi, que de puissantes raisons d'État obligent à garder encore pour un temps extérieurement la religion de ses prédécesseurs. Mais on attend de la miséricorde divine qu'elle brisera un jour tous les liens qui le retiennent pour le mettre dans l'heureuse liberté de venir lui-même offrir au Dieu tout-puissant un sacrifice de louanges sur les autels qu'il lui aura fait élever. Si une fois on était assez heureux pour voir ce merveilleux effet de la grâce, on peut dire que tout serait fait pour ce grand royaume, où les peuples, suivant l'exemple de leur Prince, accourraient de toutes parts pour se soumettre au joug de l'Évangile. C'est ce qui nous oblige de ne passer pas cet endroit, sans inviter les personnes de piété qui le liront, à s'intéresser un peu à la gloire du Fils de Dieu, et à s'arrêter au moins ici un moment pour demander à Dieu l'entière conversion de ce monarque.

*Relations et voyages des évêques vicaires apostoliques
et de leurs ecclésiastiques ès années 1672, 1673, 1674 et 1675 ;
Paris, Charles Angot, 1680, pp. 129-131*

Nicolas Gervaise (1662 ? – 1729)

Venu très jeune au Siam en 1683 comme auxiliaire laïc des Missions étrangères, il retourna en France deux ans plus tard à bord d'un vaisseau rentrant de la première ambassade. Il y publia un livre sur le Siam, que certains historiens considèrent comme ayant été écrit sous la dictée (ou du moins sous l'inspiration) de l'évêque Louis Laneau. Il fut finalement ordonné prêtre, exerça son ministère en province française, puis fut sacré évêque en 1726 avant de se rendre en mission en Amérique centrale où il fut tué par des indigènes.

[...]

Des Siamois

Le commerce que j'ai eu avec les Siamois pendant les quatre années que j'ai demeuré à Siam, me les a fait assez bien connaître pour pouvoir en faire ici un portrait qui leur ressemble parfaitement. [...] Leur humeur n'a rien de rude qui rebute ni rien aussi de flatteur qui engage ; la colère et l'ivrognerie passent chez eux pour des vices indignes d'un homme de bien : mais ils ne font pas scrupule d'être un peu dissimulés et ceux à qui ils font quelquefois le plus de caresses, ce sont ceux-là même pour qui ils ont souvent dans le cœur plus de mépris et plus d'antipathie. Leur dissimulation ne va pourtant jamais jusqu'à la trahison et ils font toujours très grande différence entre faire du mal à un homme, et ne lui vouloir point de bien. S'ils ne sont pas des ennemis dangereux, ils ne font pas aussi des amis sur lesquels on puisse faire beaucoup de fonds et de qui on doive attendre de grands services, car ils ne s'embarrassent ordinairement que de ce qui les regarde, et l'indolence dans laquelle ils sont nés leur fait préférer l'obscurité d'une vie solitaire, douce et tranquille à tous les plaisirs, les honneurs, et les richesses qu'ils pourraient acquérir par le travail. S'ils étaient un peu plus laborieux, ils seraient capables de bien des choses. [...]

De la noblesse et des marques qui la distinguent

Comme la noblesse n'est point héréditaire dans tout le royaume de Siam, il ne faut pas s'étonner si elle n'est pas fort ancienne, même dans les plus illustres familles ; aussi y a-t-il peu de gens qui s'en piquent : celui-là est estimé le plus noble qui est reconnu le plus riche, et le vrai mérite se mesure toujours chez eux par les avantages de la fortune et de la faveur du Prince. C'est lui seul qui fait les nobles, qu'ils appellent communément *mandarins*, en leur donnant une charge et un nom nouveau avec la *boussette*, qui est une espèce de petite boîte d'or ou d'argent où ils mettent leur bétel.